

L'analyse textuelle et le pronom en anglais

Walter HIRTLE

Fonds Gustave Guillaume / Université Laval

Québec (Québec) G1K 7P4 Canada

walter.hirtle@sympatico.ca

*La phrase est une construction éphémère, destinée
par la pensée à ne vivre qu'un instant.*

G. Guillaume

1. Le problème

Je veux d'abord vous dire comment j'en suis arrivé à questionner ma manière d'envisager un cas d'analyse textuelle en anglais, et ensuite présenter une nouvelle manière de le comprendre. Le cas en question est le rapport entre deux phrases qui se suivent établi par *it* :

We have an excellent museum here. Would you like to visit it?

J'avais adopté le point de vue de divers grammairiens, dont celui de Quirk *et al.* (1985 : 347), qui caractérise le rapport entre *it* et son antécédent, *an excellent museum* en le qualifiant de « référence anaphorique », parce que c'est l'accord en genre (neutre) et en nombre (singulier) qui le rend manifeste. Cette façon d'expliquer l'anaphore me satisfaisait jusqu'à ce que se présentent à mon esprit deux raisons pour la remettre en question : un fait d'emploi et une observation de Guillaume. Le contexte d'emploi, peu fréquent, dans lequel des pronoms de genres différents se rapportent à un même substantif, est illustré par un exemple cité par Joly (1987 : 239) :

For the ornament – a chrysalis which cost 75p – has hatched into a brown moth with a 9in. wing span.

I got the shock of my life when I came downstairs and found it [...] It was just a brown cocoon when I was given it, and I never expected it to hatch out. I put him in a wine glass on the sideboard to show him off.

Then I came downstairs and there he was, as large as life – an Atticus Atlas – with a 9in. wing span, and it still seems to be growing, I couldn't believe my eyes.

It's got a variety of brown markings and is rather sweet. But tragically I have been told he'll only live for another two weeks now that he's hatched.

It would have been better off on the sideboard.

Il est évident que mon idée de l'anaphore dont témoigne l'accord de genre ne tient pas ici, où le syntagme nominal (*a brown moth, an*

Atticus Atlas) est rappelé à la fois par *it* au neutre et par *he/him* au masculin. Moi-même, j'ai observé cette alternance de pronoms neutre et masculin lors d'un échange oral pendant une chasse à la guêpe qui s'était introduite dans ma maison. Dans de tels cas, où les pronoms sont de genre différent, on ne peut pas expliquer l'anaphore comme une mise en rapport grammatical de chacun des pronoms avec son antécédent, à moins de prétendre que le substantif est à la fois neutre et masculin.

La seconde raison pour mettre en doute l'explication traditionnelle était la lecture de l'observation de Guillaume concernant la phrase dans *Leçons de linguistique* 17 (2005 : 37) où il est question de délimiter le mot : « La phrase... est une construction éphémère, destinée par la pensée à ne vivre qu'un instant. » Dans la leçon suivante (2005 : 48), Guillaume est plus explicite :

Je tiens que cette abolition, pour un court instant, de l'autonomie des mots est un des caractères spécifiques de la phrase, le plus important peut-être, encore qu'on s'y soit peu arrêté. Et d'un point de vue un peu spécial, je serais enclin à définir la phrase comme une certaine tranche plus ou moins étendue du discours satisfaisant à la condition que, pour un court instant, les mots composants y fusionnent, oublient leur propre individuation au bénéfice de la sienne à elle. La phrase n'existe effectivement que pendant ce court instant. Son existence est aussi brève que celle du mot est durable.

Guillaume bouscule notre manière habituelle de penser une phrase comme une chose écrite, durable, et nous oblige à la considérer comme un tout de représentation, comme une unité de signification momentanée, fugace, une unité mentale qu'on doit reconstituer chaque fois qu'on lit une phrase écrite. Cette observation est, je crois, importante pour l'analyse textuelle en général, et en particulier pour la question qui nous occupe ici.

Accepter que la phrase soit une chose éphémère met en cause le rapport anaphorique entre le pronom et le syntagme nominal dans notre exemple. Si une phrase « n'existe effectivement que pendant ce court instant » où les sens exprimés par les mots se fusionnent, à quoi *it*, quand il survient dans la phrase subséquente, peut-il renvoyer ? Si la première phrase n'existe déjà plus, concevoir l'anaphore comme je le faisais, avec les grammairiens – comme un rapport institué entre deux phrases – ne tient plus. Pour défendre cette notion de l'anaphore on pourrait, bien sûr, rejeter l'observation de Guillaume, mais alors il faudrait se limiter à la considération de phrases écrites, puisque quand on parle la nature éphémère de la phrase est évidente.

Ainsi, je me voyais contraint d'abandonner l'idée d'un renvoi anaphorique pour expliquer notre exemple. Ces deux raisons – les rares emplois où l'accord en genre (et en nombre dans certains cas) ne se

fait pas, et le renvoi à une phrase qui n'existe plus – demandaient une autre explication. D'ailleurs, en ce qui concerne cette supposée opération syntaxique de « référence anaphorique », on n'a jamais, à ma connaissance, décrit ce qui en langue la rendrait possible, quel sous-système du pronom en anglais pourrait assurer le renvoi d'une phrase à une autre. Il va sans dire que tout ceci ne remet pas en cause le fait observé, mais il nous permet de le situer : l'anaphore telle qu'observée et décrite dans les grammaires n'est pas une explication, mais un effet de sens qui demande une explication. C'est dire que l'anaphore est l'aboutissement d'opérations prévues en langue dont nous allons maintenant essayer de discerner l'essentiel.

2. La coréférence

Dans leur plus récente grammaire, Huddleston et Pullum (2002 : 1457 *sq.*) reconnaissent la relation anaphorique entre le pronom et son antécédent, mais ils réservent la notion de référence au renvoi à ce qui est hors langage. « ... an NP refers to a person or other entity in the outside world. » Ceci leur permet de traiter *an excellent museum* et *it* comme *coréférentiels*, tous les deux renvoyant au même référent : « The simplest and prototypical relation between anaphorically linked NPs is that of coreference. » C'est ainsi qu'ils distinguent deux relations, le premier, l'anaphore, entre deux unités linguistiques, et le second, la référence, entre une unité linguistique et quelque chose hors langage.

Cette distinction de Huddleston et Pullum me semble pertinente pour la question qui nous occupe. Ici, cependant, une précision concernant la notion de référence s'impose : pour Guillaume, et d'autres, l'extralinguistique à laquelle un syntagme nominal ou un pronom nous renvoie n'est pas, comme pour Huddleston et Pullum, le monde extérieur à la pensée, mais plutôt l'expérience qu'on a de ce monde extérieur. Or, notre expérience est toujours d'ordre mental, psychique si l'on veut, d'où il suit que le référent hors langage d'une unité linguistique est toujours quelque chose en pensée. Du point de vue du locuteur, ceci paraît évident parce qu'on ne peut parler que de quelque chose qu'on a déjà à l'esprit, quelque chose dont on est conscient, au moment où on parle, au moins minimalement. C'est ce vécu expérimentiel que le locuteur doit représenter afin de l'exprimer. (On ne peut exprimer que ce qu'on a représenté, répétait souvent Guillaume.) Par conséquent, la référence est en quelque sorte la contrepartie de la représentation : au lieu de configurer un contenu d'expérience par une représentation linguistique, l'incidence référentielle rapporte cette représentation hors langage pour reconstituer l'expérience comme message dans l'esprit de l'interlocuteur, et même du locuteur. Avec cette précision concernant la notion de référence, nous pourrions éviter

de nous égarer en croyant que la référence relie une représentation linguistique, non pas à notre expérience, mais directement au « monde extérieur » à la pensée.

Nous avons donc deux relations, l'une anaphorique et l'autre corréférentielle, entre le pronom et le syntagme nominal. Les constater, comme le font Huddleston et Pullum, est seulement le premier pas parce que de telles données d'observation constituent des faits à expliquer. Et pour expliquer ce qu'on observe en discours, on doit remonter au système de la langue permettant l'opération qui établit le rapport en question.

3. La corréférence : fait d'observation à expliquer – système en langue ?

Commençons avec le rapport de la corréférence remarqué par Huddleston et Pullum. Le fait d'observation, le fait à expliquer, est que le syntagme nominal *an excellent museum* et *it* désignent par référence la même entité extralinguistique, la même chose dans le contenu expérientiel dont il est parlé. Il s'agit de discerner le système de langue qui rend possible la référence, ou plus explicitement, l'opération d'incidence au référent, car la référence est bel et bien une opération d'incidence, c'est-à-dire le rapport d'un apport de signification à un support. Nous avons l'habitude de parler d'incidence syntaxique pour désigner l'opération qui établit un rapport entre deux unités linguistiques, mais pour désigner l'opération qui établit un rapport entre une unité linguistique et quelque chose hors langage, Guillaume parlait aussi d'incidence, d'incidence logique ou pragmatique parce que « la logique veut en effet que toujours et partout en parlant il soit parlé de quelque chose » (1973 : 52). Au risque d'employer un anglicisme, je parle d'incidence référentielle, et non pas d'incidence pragmatique ou logique. (On sait que *pragmatic* et *logical* peuvent évoquer autre chose en anglais.)

Nous avons donc à cerner le système en langue qui rend et le syntagme nominal et le pronom capables d'effectuer une opération d'incidence référentielle, c'est-à-dire, comme le dit Valin dans son essai sur la syntaxe (1981 : 57), « l'incidence logique effective de la substance idéogénique du syntagme au vécu expérientiel tenu sous visée discursive. » Cette incidence devient possible pour le syntagme, selon Valin toujours (1981 : 56), à partir du moment où l'incidence syntaxique du « proto-syntagme » (ici *excellent museum*) à l'article (*an*) devient effective. C'est donc l'article qui rend la référence possible, et ceci nous fait nous demander ce qu'il y a dans l'article qui permet le déclenchement de cette incidence référentielle, ou logique. On sait que le système de la personne, pour Guillaume, intervient toujours pour offrir un support spatial : « Support et personne sont

deux termes pour désigner une seule et même chose » (1973 : 54). C'est ainsi la personne de l'article qui lui permet de fonctionner comme support : « L'article représente, sous des conditions d'extensité variable, la personne logique à laquelle la caractérisation sémantique est incidente » (1987 : 254). Ce que Guillaume nomme ici la personne logique (et ailleurs la personne cardinale) est cette personne sous-jacente aux trois personnes ordinales. Nos considérations ci-dessus nous conduisent à attribuer à la personne logique de l'article non seulement cette capacité d'agir comme support pour l'apport sémantique du syntagme, mais aussi le pouvoir de rapporter, par incidence logique ou référentielle, cet apport hors langage à un support dans le vécu expérientiel du locuteur. C'est la personne, et notamment la personne logique de l'article, qui rend possible l'incidence référentielle du syntagme.

Cependant, notre quête ne s'arrête pas là. Pour se rapporter par incidence à un support, il faut quelque chose en commun entre l'apport et le support. Qu'est-ce qu'il y a en commun entre le référent et la personne logique de l'article ? Dans notre exemple, ce n'est pas la personne logique de l'article qui représente ce dont il est parlé – c'est *museum* qui le représente. En revanche, la personne logique représente un espace auquel le substantif devient incident, achevant ainsi son incidence interne et constituant le syntagme nominal. Cet espace sert de support syntaxique pour l'apport notionnel de *museum* parce que l'article représente l'extensité du substantif.

On voit bien le rôle de support linguistique que joue l'article dans l'incidence syntaxique du syntagme. Cependant, quand il s'agit d'incidence référentielle l'article ne joue plus le rôle de support mais celui d'apport parce que le support n'est plus linguistique mais expérientiel, en dehors du langage dans le vécu expérientiel du locuteur. Et c'est justement là, dans ce que l'article représente du vécu expérientiel du locuteur, qu'on trouve la spécificité de la personne logique. L'article représente non pas la chose dont il est parlé – c'est le lexème du substantif qui la représente – mais seulement l'espace dans le vécu expérientiel occupé par cette chose. Autrement dit, dans notre exemple *an* représente non pas le musée, mais le lieu qu'il occupe dans l'expérience momentanée du locuteur. C'est cette représentation abstraite qui permet à l'article d'effectuer l'incidence référentielle : en représentant l'espace occupé par le référent expérientiel, l'article indique la cible, le support extralinguistique, vers laquelle l'apport sémantique du syntagme doit être dirigé afin de désigner ce dont il parle. L'article agit, grâce à la personne logique, comme une sorte d'agent de circulation pour diriger le trafic vers le lieu dans le vécu expérientiel occupé par le référent du substantif.

C'est ainsi qu'on peut comprendre l'opérativité de l'incidence référentielle que Valin attribue au syntagme nominal. On peut aussi comprendre pourquoi, quelques années plus tard, au lieu de « personne logique » Valin parlait souvent dans ses séminaires de « personne d'univers », une expression qui fait mieux ressortir le lien entre cette personne grammaticale fondamentale et l'univers expérientiel du locuteur. Cette manière de concevoir la personne de l'article – comme personne d'univers – nous fait mieux voir comment la référence du syntagme se réalise, et il nous aidera à voir aussi comment la coréférence du pronom *it* s'accomplit.

Si je me suis bien expliqué, on se sera rendu compte de l'essentiel de mon argument en ce qui concerne *it*. Nous avons vu que la formation de ce pronom comprend le genre et le nombre (et j'ajouterais le cas), et évidemment, la troisième personne. Or, on sait que derrière toute personne ordinale se trouve la personne logique, la personne d'univers. Ainsi, comme l'article, *it* est habilité à jouer le rôle de référence : grâce à la personne d'univers qu'il intègre, le pronom représente un espace délimité dans le vécu expérientiel du locuteur. Par la suite, quand la phrase est achevée, sa condition « sommatoire » (comme disait Guillaume) réalisée, le pronom peut renvoyer à ce même espace par incidence référentielle. Reconnaître cet élément commun entre l'article et le pronom leur permettant d'accomplir la même fonction de référence nous indique la raison pour laquelle Guillaume les considérait tous les deux comme des pronoms, respectivement pronom complétif et pronom supplétif.

Dans notre exemple, maintenant, il faut expliquer comment *it* peut effectuer une coréférence avec une phrase qui n'existe plus. Quand *it* entre en jeu, la première phrase n'existe plus, mais son résultat, le message, existe encore dans la mémoire actuelle de l'interlocuteur et du locuteur. C'est-à-dire, le vécu expérientiel reconstitué dès que l'incidence référentielle de la première phrase est accomplie persiste devant l'esprit et du locuteur et de l'interlocuteur, de sorte que, en constituant la deuxième phrase, le locuteur peut encore représenter par *it* le même espace qu'il avait déjà représenté par l'article. (Il est évident que le référent de *it* ne pourrait pas effectuer l'incidence référentielle si on n'avait plus à l'esprit le message résultant de la première phrase.) C'est de cette façon que *it* fonctionne comme pronom de rappel, dans notre exemple, et contribue à l'effet d'anaphore si souvent rapporté par les grammairiens.

Ainsi, en faisant appel à la persistance du message, le résultat de la phrase, notre explication tient compte du fait que la phrase n'a qu'une existence momentanée. Comment peut-elle rendre compte des cas d'emploi peu fréquents où des pronoms, dits anaphoriques par rapport au même substantif, sont de genre (et parfois de nombre) différent ?

C'est que le locuteur, au fur et à mesure qu'il construit son discours, peut ressentir des impressions différentes par rapport à la chose représentée, et le système du genre dans le pronom personnel, délié d'un lexème, reflète ces impressions avec beaucoup de subtilité en anglais, comme le fait remarquer Joly dans l'exemple cité plus haut.

4. Conclusion : observation et explication

Cette analyse du problème posé par la relation anaphorique entre deux phrases nous a permis de distinguer entre l'effet de sens et l'incidence référentielle – entre l'anaphore et ce qui la produit – en faisant appel à la personne, « présente et déterminante sous toutes les espèces de mots, à l'exception d'une seule espèce, qui est la préposition. » (Guillaume 1987 : 255) Évidemment, ceci nous invite à explorer du même point de vue d'autres cas d'analyse textuelle – le rapport cataphorique, le jeu de ces rapports à l'intérieur d'une même phrase, le comportement des autres pronoms et déterminants, etc. Même si les premières réflexions sur ces cas sont prometteuses, on ne peut pas les évoquer ici. Finissons plutôt par une considération d'ordre méthodologique.

À partir d'un exemple, nous avons, avec des grammairiens, observé deux faits de discours, mais là où les grammairiens se sont satisfaits d'une description de ces faits, nous avons essayé de trouver une explication en faisant appel au système des pronoms – complétif (*an*) et supplétif (*it*) – en langue. C'est un lieu commun de la psychomécanique de juger la démarche analytique incomplète si l'on n'essaie pas de trouver en langue les conditions préalables dont l'observé est la conséquence. Mais dans ce dessein, il faut avoir acquis une vue du système général de la langue – le système du mot – et une bonne idée des sous-systèmes déjà analysés, ce qui exige une lecture patiente des écrits de Guillaume. C'est sa notion de la personne logique, développée par Valin, qui nous a permis de distinguer entre l'effet de sens, l'anaphore, qui est ce que Guillaume appelle « le fait à expliquer », la coréférence, qui est « le fait explicateur », et la personne d'univers, qui est le fait de langue qui permet cette double incidence référentielle au même référent dans le vécu expérientiel du locuteur.

Références bibliographiques

- GUILLAUME Gustave, 1973, *Leçons de linguistique 1948-1949C*, vol. 3, Québec, Presses de l'Université Laval et Paris, Klincksieck.
- GUILLAUME Gustave, 1987, *Leçons de linguistique 1947-1948C*, vol. 8, Québec, Presses de l'Université Laval et Lille, Presses Universitaires de Lille.
- GUILLAUME Gustave, 2005, *Leçons de linguistique 1941-1942*, vol. 17, Québec, Presses de l'Université Laval.

- HUDDLESTON Rodney and PULLUM Geoffrey K., 2002, *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- JOLY André, 1987, *Essais de systématique énonciative*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- QUIRK Randolph, GREENBAUM Sidney, LEECH Geoffrey and SVARTVIK Jan, 1985, *A Comprehensive Grammar of the English Language*, London and New York, Longman.
- VALIN Roch, 1981, *Perspectives psychomécaniques sur la syntaxe*, Québec, Presses de l'Université Laval.